

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

Les grèves générales / Ch. Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 57-59

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les grèves générales

Au lendemain des grèves de France dans le pays des Mines, de la grève de Genève, dans le pays des tramways, qui menaça de s'étendre, immense, sur le canton, il nous semble plus que jamais d'actualité d'évoquer ces grandes luttes que furent les grèves générales, déjà sous les Romains, on ne s'en douterait guère !

Les grèves générales qui éclatèrent dans les premiers temps de Rome eurent pour cause immédiate les effroyables abus de l'usure, mais comme toute la plèbe ne tarda pas à y participer avec une ardeur, une discipline et une fermeté admirables, les grèves prirent un caractère social, militaire et politique en même temps ; elles aboutirent à la création d'une nouvelle magistrature et d'une nouvelle classe dans l'Etat.

Les histoires rapportent que les plébéiens, réduits au dernier degré de la misère et de la honte, commencèrent par demander paisiblement l'abolition des dettes, puis ils se refusèrent à l'enrôlement contre les Latins. Chose curieuse ! Ce sont ceux qui allaient engendrer les conquérants du monde et qui, déjà, portaient en eux le génie de la discipline et des combats, qui ont donné le premier exemple historique d'une grève militaire.

Devant cette attitude des plébéiens, le Sénat entraînait en négociation avec eux ; le consul promettait, la guerre achevée, d'examiner les plaintes, et, pendant sa durée, de laisser les débiteurs libres, de ne pas les flageller, de ne point les marquer rouges ni de les vendre comme esclaves avec leurs femmes et leurs enfants.

Sur la foi de ces promesses, les plébéiens s'armaient, et

ils marchaient contre l'ennemi. Les Volsques étaient taillés en pièce. Mais l'armée victorieuse étant rentrée dans Rome et les plébéiens dans leurs foyers, le Sénat refusait de remplir ses engagements, les créanciers renouvelaient leurs atrocités.

Les plébéiens avaient laissé leurs champs sans culture ; beaucoup de leurs bestiaux avaient été volés, les maisons et les récoltes brûlées par l'ennemi. Plus que jamais ils avaient besoin d'emprunter. L'usure les rongait jusque dans leur chair, et ils étaient plus misérables que les ennemis qu'ils avaient vaincus.

La guerre avec les Latins ne tarda pas à sévir de nouveau ; les plébéiens de nouveau se refusaient à l'enrôlement ; le Sénat recommençait ses négociations et renouvelait ses promesses qui étaient encore une fois éludées après la victoire. La politique sénatoriale détachait quelques pauvres de la cause populaire en les envoyant comme colons sur les terres récemment annexées. On s'efforçait ainsi d'éclaircir les rangs des grévistes, et la plèbe retombait dans une misère plus affreuse et plus impatiemment ressentie.

Nous ne savons combien de fois cette expérience se renouvela, jusqu'au jour où l'armée plébéienne, à peine sortie des murs, abandonna les consuls et alla camper tout entière sur le mont Sacré, dans un ordre imposant, tandis que les plébéiens restés dans Rome se retiraient sur le mont Aventin avec leurs familles et tout ce qu'ils avaient pu emporter.

Cette grève générale et unanime, dont nous ne connaissons pas les meneurs, mais qui durent être des grands politiques, mit la Rome patricienne à deux doigts de sa perte. L'histoire ne rapporte pas que les grévistes se soient livrés à aucune violence, mais par leur inaction, ils tenaient en suspens toute la vie sociale.

Si les Latins étaient revenus à ce moment, ils auraient

pu écraser dans l'œuf l'aigle romaine, et le cours de l'histoire aurait été changé, à moins que la plèbe, à la vue de l'ennemi, ajournant ses revendications et, consciente de ses glorieuses destinées, n'eût invité les consuls à la conduire de nouveau à la victoire.

En tous cas, les Latins ne surent pas profiter de l'occasion ; le Sénat envoya vers la grève des consulaires chargés de négocier, et, parmi eux, ce Ménénius Agrippa, qui raconta aux grévistes l'apologue des Membres et de l'Estomac. Ils ne paraissaient avoir formulé aucune demande politique, ils ne voulaient que du pain et la diminution des dettes. Mais, avant de rentrer dans la ville et de se répandre dans la vie commune, pour être sûrs, cette fois, que les promesses seraient exécutées, ils exigèrent des magistrats, protecteurs de leur classe et armés du droit de *veto*, qui furent les tribuns.

C'est ainsi que cette grève militaire et civile aboutit à une révolution politique ; elle eut pour résultat de créer à Rome l'ordre du peuple qui, avant cette date, n'était rien et allait devenir tout ; elle fut le fondement de la république démocratique et militaire qui devait inculquer au monde les arts de la guerre et du gouvernement.

C'est aussi ce qui distingue les grévistes d'alors de ceux du vingtième siècle ; ils voulaient établir l'ordre... et ils veulent démolir, pour le désordre !

Ch. SAINT-MAURICE.